



Petit Courrier des Dames,

Journal des Modes.

MODES.

UN *ombréa* (il y en a de charmans chez Giroux) est placé devant la fenêtre d'un joli salon de campagne; sa forme ronde et mouvante se dispose de manière à parer les rayons du soleil, et les nuances douces et variées qui le colorent en tempèrent l'éclat et projettent les plus gracieux reflets sur tous les objets qui l'entourent. Auprès de ce meuble délicieux, une table longue, en citron incrusté d'ébène, ayant des tiroirs de chaque côté, et aux deux bouts des sacs en taffetas bleu tombant jusqu'à la moitié de la table, où ils sont soutenus par des petits crochets dorés. Sur cette table, les journaux de tous les partis, le roman de M. de Balzac, les dernières lithographies de Devéria; puis les encriers

en porcelaine sculptée, les buvards, en maroquin noir, aux écharpes gothiques, les jolis papiers en vélin glacé, portant l'empreinte de *Bath*; à côté, les corbeilles où sont préparés tous les capricieux ouvrages d'aiguilles ou de pinceaux; la percale découpée pour imiter la porcelaine, le velours préparé pour former des fleurs, et les laines de cachemire réduites à la finesse du fil pour broder, en nuances variées, un chiffre de fantaisie au coin d'un mouchoir de batiste; autour de cette table quelques chaises et tabourets en bambou couverts de percale à dessins perses, et, pour poser les pieds, des coussins en crin ou en jonc tressés et colorés. Tel est le premier aperçu qui vous fait reconnaître un salon de campagne aux environs de Paris; et si vous voulez, pour en compléter l'intérêt, y placer une jolie femme, il faut, pour ne dévier en rien à la mode, que vous la revêtiez d'une robe bien simple en mousseline de fantaisie, qu'elle ait un petit fichu de couleur, tourné autour de son cou, pour en préserver la blancheur, des mitaines en fil d'Écosse à ses mains; des bottines en toile écrue à ses pieds; un tablier en gros de Naples, couleur tourterelle, brodé en soie verte tout autour, ayant des petites poches formant portefeuilles, et une ceinture formant corsage. Il faut que ses cheveux soient lisses et séparés en bandeau sur le front, tandis qu'une coque immense s'élève au sommet de sa tête, où elle est soutenue par un peigne d'écaille à galerie sculptée. Ne lui mettez ni chaîne, ni boucle d'oreille, ni même de bague. Rendez-la simple dans ses manières, comme dans sa mise, et vous aurez ce que l'on appelle aujourd'hui *une femme comme il faut*.

NUANCES. — Les nuances vertes et mauves se soutiennent de mode, cette dernière surtout est très-variée. Elle est très-élégante mêlée avec le blanc. Rien de gracieux comme un chapeau de crêpe mauve, orné d'un bouquet de plumes blanches, ou entouré d'une belle blonde.

— Sur des robes fonds mauves, les dessins verts sont charmants. Les couleurs les plus nombreuses, pour le fond des étoffes en mousseline ou jaconas, sont le gris, l'écrue, le vert-d'eau, le lilas clair. Leurs bouquets ou colonnes, sont toujours en couleurs très-vives et variées.

— On voit des redingotes en batiste écrue, ayant le tour de la pélerine et le dessus de l'ourlet ornés d'une petite broderie en soie de la même nuance.

— Pour gants de fil d'Écosse on choisit toujours des couleurs écrues. A la campagne on porte aussi des bas en soie couleur écrue, brodés en noir.



— Les ceintures ont presque toutes des fonds gris ; leurs broderies ou dessins s'assortissent seuls avec la couleur des robes.

ENSEMBLE DE TOILETTE. — M^{me} G*** a fait cette semaine plusieurs visites de matin dans une toilette si élégante , qu'elle doit être citée. Une redingote en gros d'été blanc , à trois pélerines , était ornée au-dessus de l'ourlet d'un dessin gothique brodé en cordonnet blanc ; le devant était fermé par cinq nœuds formés d'une double coque en gros d'été brodé ; elles étaient séparées au milieu par une espèce de boucle en ivoire sculpté formant ogive. Autour du cou , une ruche formée de cinq rangées de petite blonde unie tuyautée , s'élargissait en formant une *medicis*. Ses bottines étaient en moiré gris-perle , brodées en soie verte sur le coude-pied , et lacées sur le côté par un cordonnet vert noué au haut et se terminant par deux glands. Le chapeau était en crêpe gris perle , orné de petites plumes vertes , mais formant une demi-couronne au lieu du bouquet ordinaire ; au dedans de la passe étaient des coques de ruban de gaze verte entourées d'une petite blonde froncée , d'un dessin très à jour , ce qui était d'une légèreté charmante. Cette toilette était d'une élégance des plus distinguées.

CHAPEAUX. — Beaucoup de blondes s'attachent sous la passe , à partir des brides et reviennent former voile sur le devant. Elles dégagent ainsi les côtés du cou ; cette manière emploie encore plus de blonde que lorsqu'elle tournait tout autour , parce qu'il faut beaucoup froncer les deux côtés. On voit aussi des chapeaux dont l'intérieur est tout doublé par la blonde qui , froncée près du front , s'élargit en éventail vers le bord de la passe.

— Quelques capotes en paille de riz n'avaient qu'une blonde au bord , et un large ruban de gaze qui traversait le haut de la forme et venait nouer sous le menton. Aucune espèce de nœud.

— Des capotes en gros d'été , ou crêpe lilas clair , sont doublées en couleur paille , et ornées d'un bouquet de plumes pailles.

FANTAISIES. — Nous avons vu cette semaine beaucoup de voiles de gaze , ouvragés si parfaitement qu'ils imitaient la blonde à s'y méprendre. On ne les porte qu'en négligé.

— Quelques petits *pompons* , que l'on place sous les chapeaux , sont faits en tulle de couleur , froncés de manière à former choux. Ils sont plus légers que ceux en ruban.

L'Orgue expressif.

Nouvelle allemande.

Ils n'étaient plus que deux dans la taverne : l'un tout jeune, homme pâle, chétif, à demi couché sur une chaise et appuyant contre la muraille sa tête déjà quasi-chaue. On aurait dit qu'il était trop faible pour se supporter lui-même.

L'autre, petit homme bâti en force, le visage empourpré de buverie, et clignant de l'œil : preuve qu'il n'en était pas à son premier pot de vin.

Ses deux pieds reposaient sur les bords informes du tiroir où tombaient les cendres du poêle ; et ce poêle, rougi par l'action de la bouille, ronflait d'un ton haut et soporatif. Les deux coudes appuyés sur ses genoux relevés, le vicillard étendait au-dessus du trépied de fonte deux mains dont l'âge avait vigoureusement dessiné les nerfs saillans ; et une lueur rougeâtre qui s'échappait furtivement du poêle venait se refléter de tems à autre sur le grand front, les yeux à demi fermés et les traits bizarres du buveur.

Les deux inconnus, assis chacun de leur côté à une table, restaient là en silence, et le seul bruit que l'on entendit était le cliquettement de l'argent que le cabaretier comptait. Minuit allait bientôt sonner, et le brave homme pouvait arrêter son compte de la journée. Nul chaland ne viendrait plus, il en était bien sûr, augmenter sa recette.

Quand il eut fini, et après avoir serré une somme assez ronde d'argent (car sa taverne était l'une des plus suivies de Dresde), il regarda ses deux hôtes, dans l'espoir qu'il les verrait se lever pour sortir. Mais ni l'un ni l'autre n'en fit rien.

Alors le digne marchand de vin mit en œuvre tous les moyens dont on use, quand on désire renvoyer de sa maison une pratique que l'on tient toutefois à ne pas fâcher. Il se leva avec grand bruit ; il traina sa chaise sur son petit tréteau de planche ; il se promena à grandes enjambées dans sa boutique, — bâillant à se détraquer la bouche, et ne cessant de répéter à sa femme qu'il était fatigué au dernier point.



Petit Courrier des Dames.
Boulevard des Italiens N.º 2¹ près le passage de l'Opéra
Costume de Chasse des Ateliers de M. Baroche Parier rue Vivienne N.º 2 bis
Chapeau des M^{mes} de M. Leclère Passage de l'Opéra N.º 7.

Les deux hommes ne bougèrent pas.

Le cabaretier dit à sa femme d'aller se coucher, en attendant qu'il le fit lui-même ; ce qui ne devait pas tarder, ajouta-t-il, car il était minuit.

La femme du cabaretier obéit ; les deux hommes restèrent.

Et bien loin de songer à se départir, le plus vieux tira des papiers de sa poche, et se mit à écrire au crayon, vite, et à la façon d'un homme qui a peur de perdre ses idées.

Le plus jeune, comme s'il eût attendu ce signal, commença à chanter d'une voix basse un air vif. C'était comme un ricanement diabolique, aigu, précipité, arraché. Il y avait du désespoir, et de cette joie angoisseuse qui serre la poitrine d'un homme au moment où il se jette dans quelque chance périlleuse : c'était l'exagération du rire sardonique d'un mourant.

À l'ouïr de ce chant étrange, le vieillard leva la tête et parut oublier ce qu'il écrivait. Il passa de longs doigts osseux dans sa chevelure raide et noire ; de ses petits yeux, vrais charbons ardents, jaillirent des regards d'une expression délirante ; et quand le jeune homme eut cessé, et qu'il reposa de nouveau sa pâle tête contre le mur, le vieillard bondit de sa chaise, sauta au cou de l'inconnu, et l'étouffa presque de ses étreintes.

Le cabaretier les regarda tout hébété et se demandant pourquoi deux hommes qui étaient là depuis toute l'après-dinée sans se dire un mot, se faisaient maintenant un si chaud accueil.

Mais il faillit tout-à-fait tomber de son haut, quand il entendit le petit homme dire à l'autre :

« Sublime ! sublime ! sur mon âme. Vrai chant du diable ! Vous le comprenez comme moi, le diable ! N'est-il pas vrai, que c'est un être admirable ?... la création la plus riche qui jamais ait jailli de la tête des hommes ! Ah ! vous le comprenez, vous l'aimez comme moi ; nous sommes dignes l'un de l'autre. Écoutez, écoutez. » Et il prit le papier sur lequel il écrivait, et il se mit à lire.

C'était un récit bizarre, plein d'aventures infernales, racontées avec une verve entraînante. C'était une fable tout à la fois relevée et grotesque où la sensibilité la plus vraie, l'exaltation la plus sublime, se trouvait mêlée à des idées d'un fou à n'y pas tenir.

Le jeune homme riait, pleurait et finit par se rejeter dans les bras du vieillard en s'écriant à son tour : « Oh ! oui, vous comprenez Satan comme moi ! »

La seule lampe qui éclairât encore la taverne solitaire ne donnait plus qu'une lueur vacillante. L'obscurité mystérieuse qui en résultait, jointe à la subite sympathie des deux inconnus, et à leurs propos où revenait sans cesse le nom de l'auteur du mal, commencèrent à donner au cabaretier un vague effroi.

Ce fut bien pis, quand le jeune homme se mit à recommencer son chant infernal de tout à l'heure, et que le vieillard y mêla une voix haute et mordante comme le cri d'une petite flûte. Ce fut bien pis, quand il le vit danser derrière son compagnon, les yeux animés d'une expression toute diabolique, et agitant les bras d'une façon mystérieuse et terrible.

Le pauvre cabaretier ne put s'empêcher d'invoquer Dieu à son aide. A cette voix piteuse, les deux hommes partirent d'un grand éclat de rire : il leur fallut se rasseoir, tant cet accès de gaieté était immodéré !

Ce fut le plus vieux qui regagna le premier quelque peu de sang-froid.

Il jeta sur le comptoir un large écu d'Allemagne, et passant son bras sous celui de son compagnon :

« Vous êtes digne de l'entendre, lui dit-il en l'entraînant hors du cabaret ; oui, vous l'entendrez. Et vous êtes le seul, j'en fais serment, le seul au monde à qui je le permettrai.... »

... Et, en tenant ces propos exaltés, le vieillard entraînait le jeune homme à travers les rues de Dresde, et les éclats de sa voix étaient répétés par l'écho des rues désertes. Après avoir cheminé un quart-d'heure environ, ils arrivèrent devant une maison isolée et d'apparence peu élégante. Le vieillard en poussa la porte entrebaillée, malgré l'heure avancée qu'il était, et monta un escalier raide et noir. En dépit des efforts de son compagnon pour se débarrasser du bras qui le tenait, il ne voulut jamais le lâcher ; et, avec cette obstination naturelle aux hommes avinés, il le força à gravir, d'une manière fort incommode, l'escalier qui n'en finissait pas. Ils arrivèrent pourtant, et se trouvèrent dans une chambre où, dans un fauteuil, dormait une femme jeune encore. Un gros chat reposait sur les genoux de cette femme, et il les quitta aussitôt pour venir sauter sur les genoux de son maître qui le caressa affectueusement.

« Pauvre femme ! dit ensuite le vieux buveur, avec plus de sensibilité et de raison que l'on n'aurait pu en attendre de lui. Nous ne sommes point capables de tant de dévouement, nous autres ! L'homme le plus sensible n'est qu'un sec égoïste auprès de l'amour d'une femme !... »

Le vieillard dit à voix basse quelques mots à la jeune femme : elle sourit, puis alla s'asseoir devant un orgue. Elle se mit à chanter et à s'accompagner ; et le jeune homme pleurait, et il laissait échapper des mots entrecoupés ; car le vieillard avait dit vrai ; jamais voix comme celle de la jeune femme, jamais sons semblables d'instrument n'avaient frappé son oreille. C'était un ange et des accords du ciel.

Quand elle se tut, et quand il eut dit et redit son enthousiasme, il se mit à chanter aussi, lui, et à essayer l'instrument merveilleux. Le jour était venu, qu'ils se trouvaient encore là tous les trois, parlant comme des amis d'enfance, et n'ayant plus rien de caché l'un pour l'autre. Le jeune homme avait raconté qu'il partait pour la France, où, disait-il, on sait mieux apprécier les arts qu'en Allemagne. « Je suis pauvre ici, et à Paris un seul de mes opéras a fait la fortune d'un théâtre. Par malheur, on ne voyage pas gratis. Une maladie dont je suis convalescent a épuisé toutes mes ressources, et je ne sais pas comment continuer ma route. »

« Nous vous prêterons de l'argent, s'écria le vieillard ; nous vous en prêterons. »

La jeune femme le regarda d'un air triste et d'étonnement. Il feignit de ne pas comprendre ce regard, sortit, revint bientôt avec une somme assez considérable, et dit au jeune homme : « Partez à présent ».

Celui-ci lui exprima sa reconnaissance, avec quelle émotion ! vous le comprenez, et quitta le généreux vieillard.

Une heure après, la jeune femme pleurait : le vieillard lui-même était bien affligé, car il ne devait plus entendre désormais les accords magiques de l'orgue expressif. Des hommes venaient de l'emporter chez un conseiller aulique. Le vieillard l'avait vendu pour fournir au jeune homme les moyens de continuer sa route.

Un soir que la femme du vieillard jouait du piano, et que lui, en caressant son chat comme de coutume, l'écoutait, non sans comparer ce qu'il entendait aux accords sublimes de l'orgue expressif — du Klopstock des instrumens, comme il disait, — un jeune homme, conduit par le cabaretier que visitait si souvent le vieillard, entra, et s'informa s'il ne parlait point à la personne qui avait prêté généreusement une forte somme à un jeune artiste sans ressource. Sur la réponse affirmative qu'il reçut, le jeune homme remit un paquet scellé de noir. En voici la teneur :

« La misère et le désespoir me tuent. A Paris, ceux dont un seul de

» mes opéras avait fait la fortune, ne m'ont offert qu'une modique au-
 » mône. Hélas ! il m'a fallu l'accepter, car je mourais de faim. A
 » Londres, l'accueil qu'ils m'ont fait a été pire encore. Je meurs ! je
 » meurs ! et je n'ai à vous léguer, pour la somme que j'ai reçue de
 » vous, de vous qui ne saviez pas même mon nom, je n'ai à vous lé-
 » guer qu'un opéra... La mort ne me laissera sans doute point le tems
 » de l'achever... Ma tête retombe sur ma poitrine, ma main ne peut
 » plus faire mouvoir la plume. Adieu, priez pour moi. CARLE MARIA
 » WEBER ! »

Ah ! s'écria la jeune femme, les yeux humides, que je plains cet
 infortuné, mon cher HOFFMAN !

S. HENRY BERTHOUD, *Gazette de Cambrai.*

LE PETIT HOMME ROUGE

AU CHATEAU DES TUILERIES,

LA VÉRITÉ A HOLY-ROOD,

PRÉDICTIONS, ETC, par *M^{lle} M. A. Le Normand.*

In-8°. Prix : 3 francs.

A Paris, chez l'Auteur, rue de Tournon, n° 5 ; et chez Dondey-Dupré père et fils,
 rue Saint-Louis, n° 46, et rue Richelieu, n° 47 bis.

CACHEMIRE DES INDES AU PLUS BAS PRIX.—FICHEL, *rue Sainte-Anne*,
 n° 51, au premier, avantageusement connu depuis vingt ans pour le commerce
 exclusif des Cachemires, a l'honneur de prévenir le public qu'il a en ce moment des
 Châles très-avantageux : les dames qui voudront bien visiter son Magasin, jugeront,
 par l'énorme diminution des prix, qu'un Cachemire, dont le moindre mérite est de
 durer plus d'un siècle sans s'altérer ni perdre de sa valeur, est un objet d'économie.

A ce Numéro sont jointes les planches 828 et 829.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures
 par mois.

Prix de la Souscription, pour un trimestre : Paris, 9 fr.—Départemens, 9 fr. 50.
 — Etranger, 10 fr.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, *Boulevard des Italiens*,
 n° 2, L., et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés *franc de port.*

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.